Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 231

Artikel: Le sixième sens des aveugles
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251667

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nous allons suer probablement. Toutefois, il reste encore au sein de la météorologie la plus heureuse tout un monde d'incertitudes. Ainsi, M. Capré n'avait remarqué aucun indice qui pût faire présager un bouleversement tel que l'épouvantable éruption de la Martinique.

EUGÈNE TAVERNIER.

Le sixième sens des aveugles

Le *Petit Journal*, à propos d'études faites par le docteur Javal sur les aveugles, prouve que c'est le toucher qui est pour l'aveugle, le plus précieux des sens, et qu'il est possible d'en augmenter par l'exercice non pas la sensibilité, mais l'utilité. Un voyant qui porte le doigt sur l'écriture Braille (consistant en des points en saillie) est incapable de sentir la disposition des points, qu'un aveugle reconnaît sans hésitation. Ce n'est pas que le doigt du voyant soit moins sensible ; c'est parce qu'il ne sait pas tâter...

Arrivons à quelque chose de plus spécial et, avouons-le, de plus énigmatique. Je fus frappé, jadis, à la lecture du remarquable ouvrage de Maxime Du Camp sur *Paris, sa vie ses organes*, de cette intéressante particularité exposée dans une description de l'institut des jeunes aveugles, d'enfants marchant, courant, jouant aux quatre coins et au chat perché dans la cour de récréation sans jamais se heurter aux arbres. Des faits analogues avaient déjà été signalés par Diderot dans sa *Lettre sur les aveugles*. M. Javal a donné, sur ce phénomène, de bien curieux renseignements. Tous les instituteurs d'aveugles, dit-il, savent que, parmi leurs élèves, il en est de complètement aveugles qui ont, plus ou moins développé, ce qu'ils appellent *le sens des obstacles*. C'est réellement un « sixième sens » surajouté aux cinq autres que nous possédons.

Cette faculté existe chez eux dans une localité où ils se trouvent pour la première fois. Non seulement ils évitent les obstacles auxquels ils pourraient se heurter, mais, marchant dans un couloir, ils n'hésitent pas à reconnaître si une porte qui se trouve sur leur passage est ouverte ou fermée. Chez quelques uns, ce sens est assez développé pour leur permettre de compter les fenêtres d'une maison dont ils longent la façade.

M. G. professeur d'histoire à l'institution nationale de Paris, qui a perdu la vue vers l'âge de trois ans, jouit sans constestation possible du sens des obstacles, grâce auquel, par exemple, longeant une avenue, il est sûr de ne se heurter ni aux arbres, ni aux candélabres en fonte. Il évite, même, à la campagne, les gros tas de cailloux formés sur les bords des routes. Il sent à plus de deux mètres la présence d'un mur. Devant M. Javal, il a reconnu, au milieu d'une salle, la présence d'un meuble de grande dimension qu'il a deviné être un billard.

Le plus souvent, les aveugles assurent que le siège de cette sorte de seconde vue — ténébreuse — est principalement sur le front. Jamais ils ne disent l'éprouver dans les mains. Il en est qui attribuent la sensation d'obstacle à la pression de l'air. Cette explication semble fausse à M. Javal, les sujets qu'il a consultés à cet égard affirmant que la perceptipn est plus nette quand ils s'approchent lentement de l'objet dont la sensation frontale leur révèle la présence.

Cette curieuse sensibilité frontale, chez les aveugles, suggère un rapprochement entre eux et ces *liseurs de pensée* (ou prétendus tels) qui, les yeux bandés, vont à la recherche d'un objet caché. La seule condition de réussite, c'est qu'ils soient en contact direct avec une personne connaissant le lieu de la cachette. Or, dernièrement, à la Société d'hypnologie, un de ses membres, revenant sur cette expérience qu'on s'accorde d'ailleurs à considérer comme un phénomène de sensibilité tactile, constatait que l'habitude du prétendu liseur de pensée est de maintenir à sa tempe la main de son conducteur. Les tempes, la région fronton-temporale, sont la partie du corps humain où la sensibilité tactille est, paraît-il la plus affinée ; et les plus légères variations de pression d'une main, involontairement et inconsciemment conductrice, suffiraient à orienter le chercheur vers le but désiré.

Une bonne Farce

Le train de Paris-Bordeaux venait de quitter Paris ; dans un compartiment de deuxième classe se trouvait, enfoncé dans un coin, un gros monsieur porteur d'une sacoche rebondie ; un jeune homme bien mis, aux manières distinguées, était placé en face ; le reste du compartiment était occupé par M. et Mme Filandreau, bonnetiers retirés et leurs fils, un gamin de onze ans ; par Mlle de Saint-Geni, vieille fille, tenant un gros panier sur ses genoux ; un voyageur de commerce à la face épanouie ; un fonctionnaire à l'air grincheux.

Dès que le train fut en marche, le gros monsieur se blottit dans son coin et s'endormit ; bientôt il ronfla bruyamment.

La vieille demoiselle ouvrit son panier et en sortit un petit chien, un terrier écossais, qui se mit à aboyer de contentement.

Les voyageurs firent la grimace.

— Les chiens n'entrent pas ici, grommela le fonctionnaire ; en voilà un sans-gêne !

— Bijou, sois sage, dit la vieille fille, s'adressant au toutou ; autrement, les messieurs sont méchants, ils t'expulseraient.

— Oh ! le joli chien ! s'écria le jeune homme bien mis ; c'est un amour.

La vieille fille adressa au jeune homme un regard rempli de reconnaissance.

— N'est-ce pas qu'il est joli ? dit-elle. Il ne gênera personne, je le tiendrai sur mes genoux.

— Je suis bien sûr que ces messieurs ne protesteront pas, reprit le jeune homme ; quant à moi, il ne me gêne pas, au contraire ; j'adore les chiens.

— Moi aussi, dit le voyageur, au chenil.

— Le compartiment réservé aux chiens est si mal aménagé, reprit la vieille fille, que Bijou y trouverait la mort.

— Et nous nous le reprocherions éternellement, dit le jeune homme bien mis.

La vieille fille adressa de nouveau un regard rempli de reconnaissance au jeune homme.

— Ce pauvre Bijou ! c'est que je suis sa mère, monsieur.

La porte s'ouvrit :

— Vos billets, messieurs, cria un employé.

Le gros homme, réveillé en sursaut, sortit son billet en grognant.

— Voilà que ça commence, murmura-t-il.

Chacun remit son billet à l'employé qui le perça d'un trou ; c'était le troisième.

Le fonctionnaire en retirant son ticket de son porte-monnaie laissa tomber une pièce de vingt sous qui roula sur le tapis.

Il interrogea du regard le plancher.

Tous les voyageurs se penchèrent pour l'aider dans ses recherches.

M. Filandreau désigna un point blanc sous la banquette.

— Je crois, monsieur, que voilà ce que vous cherchez.

Le fonctionnaire porta sa main sur l'objet : il la retira avec dégoût.

— C'est un crachat ! s'écria-t-il ; quand on ne voit pas clair, on se tait.

— Pourquoi te mêles-tu de ce qui ne te regarde pas ? observa aigrement Mme Filandreau à son mari.

— Mais, ma bonne c'était pour rendre service.

— Il est joli le service ! exclama le fonctionnaire.

— Pourquoi que t'as trompé le monsieur, dis papa ? demanda le jeune Filandreau.

— Est-ce que l'on pose des questions à son père ? dit sevèrement Mme Filandreau.

L'enfant, qui ne tenait pas en place, posa ses pieds sur les genoux du jeune homme bien mis.

— Gaëtan, dit Mme Filandreau, veux-tu ôter tes pieds, tu vas salir monsieur.

Le jeune homme sourit.

— Laissez-le donc, madame, il ne me gêne pas au contraire : j'adore les enfants.

— Vous êtes trop aimable, monsieur, répondit Mme Filandreau.

A voix basse, elle dit à son mari :

— Il est très bien ce jeune homme.

— Cet enfant a l'air très intelligent, reprit le jeune homme.

— Oh ! monsieur, dit la mère, il l'est même trop ; il a des réflexions au-dessus de son âge.

— Comment t'appelles-tu mon ami ? demanda le jeune homme.

Pour toute réponse, Gaëtan mit trois doigts dans son nez.

M. Finlandreau prit la parole.

— Réponds donc au monsieur ; on ne met pas ses doigts dans son nez, ce n'est pas poli.

— Laissez-le, il ne faut pas contrarier les enfants ; il est charmant.

M. Filandreau, flatté.

— Il a onze ans, monsieur ; ce sera bientôt un homme.

— Il le sera toujours assez tôt, ajouta philosophiquement le jeune homme bien mis.

— Ce que vous dites là, monsieur, est très profond, dit le fonctionnaire qui s' amadouait ; moi aussi, j'ai un fils, il est d'une intelligence rare pour son âge.

A ce moment, les ronflements du gros monsieur couvrirent le bruit de la conversation. On eut dit le roulement lointain du tonnerre.

— Il dort bien ce monsieur, dit Mme Filandreau.

— C'est mon oncle, dit le jeune homme bien mis ; en wagon, il dort toujours ; mais j'y pense, j'ai envie de lui faire une bonne farce.

— Une farce ! s'écria le voyageur de commerce, j'en suis !

— Je vais, reprit le jeune homme, lui retirer sa sacoche sans qu'il s'en aperçoive et je changerai de compartiment.

Quand il se réveillera, vous jouirez de sa surprise.

— Bravo ! bravo ! s'écria le commis-voyageur, c'est une idée !

— Vous le laisserez chercher un instant, dit le jeune homme, ensuite vous lui direz que c'est moi qui lui ai fait une niche ; il sera le premier à en rire.

— C'est entendu, dit M. Filandreau.

— Le pauvre monsieur, objecta Mme Filandreau, il va être bien ennuyé.

— Puisque c'est une farce, dit M. Filandreau.

— Pourvu qu'il ne se réveille pas, ajouta la vieille fille.

Le jeune homme bien mis sortit une paire de ciseaux de sa poche, coupa délicatement les courroies de la sacoche dont il s'empara.

Le gros monsieur ne s'était aperçu de rien et ronflait toujours.

Le train s'arrêta.

— Je vais passer dans le compartiment d'à